

Philippe Sollers
Le Nouveau
 Gallimard, 144 p., 14 euros

Philippe Sollers, Josyane Savigneau
Une conversation infinie
 Bayard, 200 p., 17,90 euros

PHILIPPE SOLLERS

la langue des oiseaux

interview par Vincent Roy

« C'est rare un style, monsieur. Un style, il y en a un ou deux par génération. Il y a des milliers d'écrivains. Ce sont de pauvres cafouilleux » (Céline, entretien télévisé). Prenez ce roman qui vient de paraître, *le Nouveau*, vous lisez le premier chapitre, et si, du premier chapitre, vous ne lisez que le premier paragraphe, et si, du premier paragraphe, vous ne lisez que la première phrase, l'évidence est là un style, immédiatement reconnaissable, identifiable, le style de l'écrivain Philippe Sollers. De quoi est-il question dans ce premier paragraphe qui ouvre le roman ? D'une scène tragique, d'une haute réflexion philosophique ? Rien de cela. Qu'un ciel « gris-bleu », où surgit une mouette, puis une volée de mouettes, et la vision que le narrateur en a. Sans vision, pas de style. Sans style et sans vision, pas de pensée. De ce peu (un ciel, des mouettes), un savoir naît : « un mouvement de fond a eu lieu », « quelque chose s'est dit et continue à vouloir se dire ». C'est le *nouveau* de ce dire que Sollers va déployer dans son nouveau roman, court et grand roman appelé à faire date au milieu de l'actuelle « poubellication » (Lacan) de tant de bavards et « pauvres cafouilleux ».

En même temps que *le Nouveau* paraît *Une conversation infinie*, entretien entre Philippe Sollers et Josyane Savigneau. On sait l'amitié que Josyane Savigneau a pour Sollers et quelle admiration elle voue à ses livres (l'admiration, un *exercice*, selon Cioran, bien peu pratiqué dans le monde de la critique littéraire). Admirative, mais pas groupie pour autant, Savigneau. « Camarades de combat », c'est ainsi que Sollers définit leur lien. Combat commun contre un milieu hostile, mais aussi fréquentes passes d'armes entre eux, Savigneau n'ayant pas l'habitude de céder sur ses convictions. L'entretien commence en douceur, comme des sportifs font des pompes avant la rencontre. Après l'échauffement, on est vite au cœur des échanges où les grands thèmes, présents sous une autre forme dans *le Nouveau*, s'éploient : l'amour, le sexe, la fidélité, Dieu, le diable, la vieillesse et la mort, la gloire... Prédiction de Sollers à l'adresse de ceux qui désirent l'enfer : « vous l'aurez. » Ses deux livres ne pourront manifestement pas grand-chose pour eux.

Jacques Henric

La quatrième de couverture du dernier livre de Philippe Sollers, intitulé *le Nouveau*, est succincte. Il y est précisé qu'il s'agit d'un roman, que le lieu où débute l'action est le Sud-Ouest, que les personnages principaux sont un navigateur, sa femme, un escrimeur, une magicienne, respectivement arrière-grand-père, arrière-grand-mère, grand-père et mère du narrateur. Est signalé invité « permanent » William Shakespeare. À partir de là, « l'ensemble de l'Histoire » va se « dévoiler », nous dit-on. Sollers écrit depuis toujours des romans métaphysiques. *Le Nouveau* en est un mais, cette fois, un dramaturge considérable intervient pour rendre compte d'une expérience nouvelle de la vérité métaphysique. Une nouvelle perception de l'histoire se fait jour. Un dieu nouveau, extrême, révolutionnaire même, fait signe. Voici un Sollers plus audacieux que jamais.

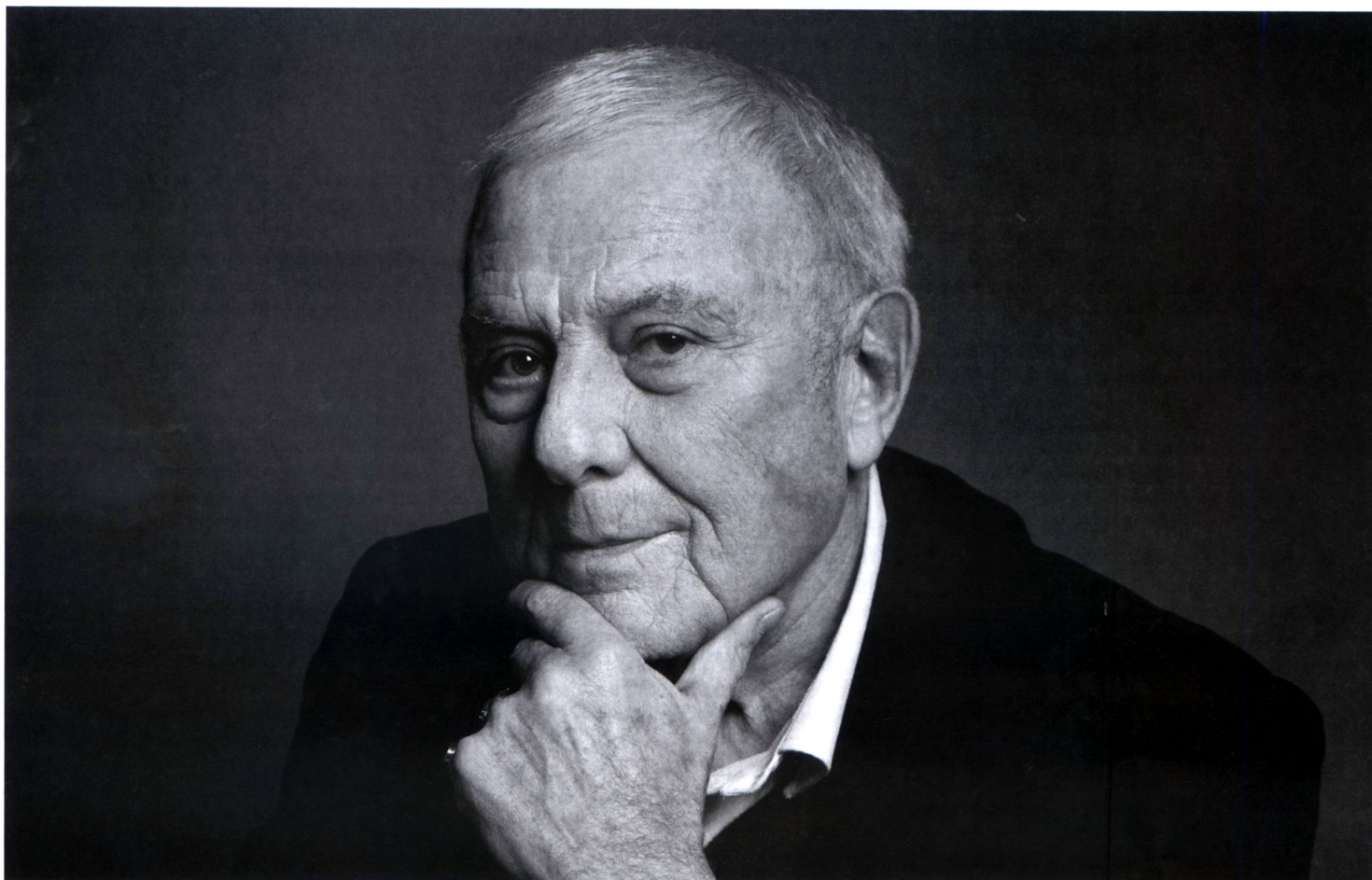
VR

■ **Pourquoi préciser d'emblée, en quatrième de couverture, que « ce livre est un roman » ?** Il m'est apparu en effet comme très important de le dire tout de suite car, à ce moment-là, ça signifie qu'il va y avoir des personnages, qu'ils vont dévoiler quelque chose de l'identité de l'auteur, que cette identité – que l'on connaît un peu – est totalement réévaluée et lui donne des singularités considérables. Où est-ce que ça se passe ? À Bordeaux et dans le grand Sud-Ouest. Qui sont les personnages dont l'auteur revisite la fonction ? D'abord, un marin, un navigateur. Vous partez tout de suite en bateau, au large, vous n'êtes plus dans aucun territoire si j'ose dire et ça, c'est très nouveau. D'ailleurs le roman s'intitule *le Nouveau*. Comme c'est bizarre ! Déjà, vous sentez pointer, par ce choix personnel, à quel point nous quittons tout ce qui est trop terrestre puisque ce bateau, qui s'appelle *le Nouveau*, transporte des barriques de vin de Bordeaux et va se balader entre New York et peut-être Singapour. L'idée, en somme, c'est de reprendre complètement le roman familial mais d'une façon très « serrée ».

Immédiatement, le roman familial semble ici revisité, n'est-ce pas ? C'est le moins que l'on puisse dire. Et ce roman familial s'inscrit dans une très longue période historique.

Tout se passe comme si l'histoire allait pouvoir être revisitée elle aussi, comme si, jusque-là, elle avait été falsifiée. Exactement. C'est un point capital. Ce serait, en somme, la situation même de ce grand Sud-Ouest enchanté de la France qui allait donner une autre interprétation globale de l'ère pléistocène dans laquelle nous sommes entrés. Bon, revenons sur les personnages. Ce marin, mon arrière-grand-père, vit dans mes veines. Je dois avoir quelque chose de *maritime* en moi qui me distingue de la plupart des « terrestres » – qui sont beaucoup trop « terrestres ». J'ai gardé dans des affaires personnelles, non seulement les livres de marine de cet arrière-grand-père (livres de bord), et des cartons de notes de repas dans des restaurants de Bordeaux avec, comme mention sous tel ou tel vin, « retour des îles ». Ça veut dire que les barriques, sur les bateaux à voiles, partaient aux Antilles dans les cales et revenaient avec une saveur particulière. J'ajoute que, dans ma jeunesse, j'ai fait beaucoup de bateau à voiles, notamment dans l'île de Ré.

Bref, deuxième personnage du roman la femme de mon arrière-grand-père, une Irlandaise. Si je consulte ma *génétiologie* [rires], je viens vite à la formule de James Joyce « le silence, l'exil, la ruse ». Troisième personnage important, dans lequel je me coule aussi car je me sens des dispositions à être, non seulement marin, mais exilé dans le silence et la ruse l'escrimeur, Louis, mon grand-père, qui a demandé à ma mère (quatrième personnage) de faire de l'escrime. Il l'a choisie, en quelque sorte. Il faut avoir l'esprit qui convient dans cette dimension, le coup d'œil, la souplesse et le trait d'esprit. Ma mère est celle que j'appelle « la magicienne » dans ce roman, Lena, la fille de Louis.



Philippe Sollers (Ph. F. Mantovani/Gallimard).

Faut-il que j'ajoute ici, pour rester une seconde sur le vin, qu'un autre personnage permanent du livre prenait un verre de bordeaux, un verre de « claret », avant de monter en scène ? J'ai nommé Shakespeare lui-même. Donc, une fois que l'on a l'auteur revisité et remis en perspective, d'une façon fort étrange pour un Français selon moi, ça va nous permettre de le poser dans sa singularité hautement revendiquée comme identité – dans un moment historique où tout le monde est amené à douter, pour ne pas dire plus, de son identité. Voilà donc quelqu'un qui a l'air de s'en réjouir fondamentalement.

UN ORDRE PLUS AUDACIEUX

Le Nouveau est donc un livre d'affirmation ? Affirmation tenace. Je vous fais remarquer en passant que je ne m'attendais pas à ce que Shakespeare prenne une telle importance dans ce roman, comme si le fait d'avoir posé, en le *serrant*, le roman familial, permettait l'émergence d'un Shakespeare tout à fait nouveau, qui est de plus en plus nouveau à la condition qu'on se méfie des traductions, notamment celles de Gide ou de Bonnefoy dont je me moque.

Il m'a semblé que l'une des clefs de la construction est contenue dans son exer-

gue même, signée Hölderlin : « Les jours se mêlent dans un ordre plus audacieux. » Absolument. « Un ordre plus audacieux » veut dire que je ressens la nécessité d'une audace supplémentaire par rapport au temps, à l'espace et au temps. J'écris des livres métaphysiques, des romans métaphysiques. Qu'est-ce que la métaphysique ? La naissance, la mort, l'espace, le temps. Vite, très vite. Le plus vite sera le mieux. À cause de ce dispositif, le dramaturge qui s'impose est Shakespeare, c'est-à-dire quelqu'un dont Freud a passé sa vie à se demander qui il était. Qui était-il ? Réponse plausible devant l'étendue des différentes identités tragiques et comiques du personnage avec Mozart, le plus grand dramaturge de notre temps.

Je reviens à l'exergue de Hölderlin : les jours ne se mêlent-ils pas à l'identité même du narrateur, hic et nunc ? Oui, c'est comme si l'auteur existait à leur côté au moment même où il les évoque. Donc ils ne sont pas morts. Vous touchez là à quelque chose en effet de très fort. C'est comme ça qu'on évite d'aboutir à un maximum de désordre. Ce qui est précisément le moment où nous sommes, sauf à considérer le « dieu extrême ». Et là, il est évident que nous devons citer le nom du maudit penseur Hei-

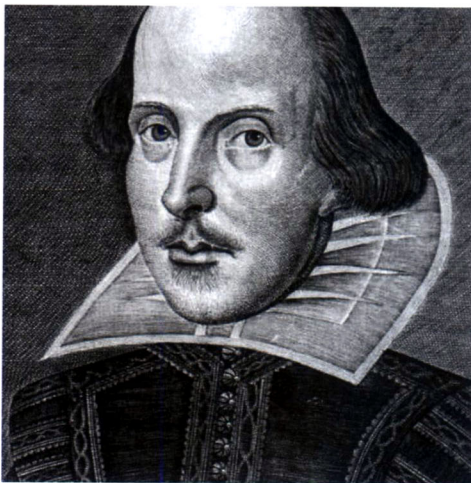
degger. Là, vous voyez très bien qu'avec Hölderlin en exergue et l'intervention du « dieu extrême » à la fin du roman, c'est assez convaincant sur le plan d'une dramaturgie nouvelle de l'Histoire.

Revenons aux premières lignes du roman. Une mouette fonce droit sur le narrateur et passe par-dessus sa tête. C'est inhabituel. D'où vient-elle, cette mouette « spéciale » ? Elle est juste « un signal », dites-vous. « Signal » de quoi ? Le signal du fait qu'on est élu pour parler la langue des oiseaux. Il va sans dire que le marin, mon arrière-grand-père, parlait la langue des oiseaux.

UNE DETTE DE MORT

Intéressons-nous maintenant à son fils, l'escrimeur, Louis, et à sa mort. Léna, la mère du narrateur, est interrogée par son fils sur la mort. Louis vient de mourir. Léna décide de donner une leçon à son fils. Il a 10 ans, elle l'emmène voir le corps. En revenant de cette « visite », Léna dit à son petit garçon « Tu vois, la mort ce n'est rien. » La scène est extravagante mais parfaitement vraie.

Freud enfant a vécu une scène semblable qui se termine par ces mots de sa mère :



William Shakespeare (Ph. DR).

«Tu es redevable d'une mort à la nature.» Et, plus loin, c'est Shakespeare qui intervient et fait dire à l'un de ses personnages: «Tu es redevable d'une mort à Dieu.» Dans le livre de conversations avec Josyane Savigneau, vous dites que Dieu est nature et le diable, contre-nature. Amalia, donc, prend la place de Dieu. Vos deux livres, *le Nouveau* et *Une conversation infinie*, se mêlent, si j'ose dire, dans un ordre plus audacieux... L'ordre, c'est la conviction qui m'anime. Amalia prend la place, non pas seulement de Dieu, mais de la nature. Et voilà l'explication de l'athéisme radical de Freud. Il s'agit d'une usurpation de la mère. «Le monde appartient aux femmes. C'est-à-dire à la mort. Là-dessus, tout le monde ment.» Voyez que j'ai de la suite dans la conviction. «Tu es redevable d'une mort à la nature», je répète. Ce petit Sigmund ahuri va être endetté toute sa vie. Comment ne pas avoir de dettes, c'est un problème essentiel. Pas de dettes. Donc je ne dois rien ni à Dieu, ni à la nature, ni, et surtout pas, à ma mère qui, elle, m'a dit que la mort n'était rien.

Donc vous êtes un athée sexuel. Voilà. Chez Shakespeare, le créancier, c'est Dieu – c'est un personnage qui dit ça, pas le dramaturge. Si vous suivez Spinoza, c'est la même chose, et d'ailleurs il a eu des ennuis considérables, Spinoza.

C'est à partir de cette histoire de dette que Shakespeare s'impose dans *le Nouveau* et va prendre une place de plus en plus considérable. Mais oui, car, en effet, une fois que l'on a décidé que la bibliothèque allait se mêler dans un ordre plus audacieux, on tombe sur l'indépassable Shakespeare. J'ai essayé de dire ce qu'on pouvait dire de nouveau à son sujet.

Vous écrivez. «Une longue tradition féminine et secrète a soufflé ce geste inouï à la mère de Freud. Toute femme qui enfantait

contractait une dette de mort sur son bébé avec Dieu ou avec la nature.» Et j'ajoute que la religion s'est chargée beaucoup de ça pendant très longtemps, de combler ce gouffre, comme si on pouvait le combler. C'est fini. Le vieux dieu, lubrique, s'intéresse beaucoup à la vie sexuelle de l'humanité. Le dieu nouveau, lui, il s'en moque totalement.

Le vieux dieu, c'était son fond de commerce de s'intéresser à la sexualité, non? Oui, dans sa fonction reproductrice. Le métier du vieux dieu dure encore dans certaines régions. Le vieux dieu n'est pas mort partout. Ce vieux dieu, au fait, appelons-le par son nom, c'est le dieu biblique.

LA RUMINATION SEXUELLE

Mais le vieux dieu, quand même, de temps en temps, fait signe au narrateur. Une voix le signale. Et cette voix n'est pas tout à fait celle du narrateur lui-même. Non, en effet. «Le dieu est là.» Et le «là», là, si je puis dire, fait signe vers les dieux grecs. qui me manquent. Les déesses surtout me manquent. particulièrement. surtout Athéna.

Laquelle peut apparaître sous la forme d'une mouette? Mais oui [rires]. Bon, parfois, furtivement, «les dieux sont là». Ils ne préco- nisent rien, ils font signe, d'où la mouette!

Naviguons plus loin encore à bord du *Nouveau*. Beaucoup plus loin. Car le narrateur nous indique qu'il va fonder un théâtre spécial qui va s'appeler, lui aussi, comme le voilier, *le Nouveau*, un théâtre sans salle, sans acteurs, sans public, sans déclamations: «Tout s'y déroule en silence, à l'écoute de la percussion des mots.» Vous avez là la proposition de mon utopie fondamentale, son lieu au moment précis où plus personne ne lit, voici un livre qui se lit lui-même. Moi-même, je peux l'avoir oublié et l'ouvrir, tout revient. J'aurais pu «l'oublier».

Le narrateur se fait donc son théâtre en silence dans la percussion des mots? Oui, en même temps qu'il écrit.

Comme par-dessus son épaule, il me semble que Shakespeare veille. Or, c'est un champion de l'ambiguïté sexuelle, ce dramaturge. Evidemment, tout ceci va éclairer ces histoires de mères qui disent à leurs enfants qu'ils sont endettés. Shakespeare apparaît dans *le Nouveau*, lui aussi, comme un parfait athée sexuel. Mais oui, bien sûr.

Comment, en vérité, le narrateur du *Nouveau* a-t-il réussi à mêler son roman familial avec l'immense roman shakespearien? C'est toute la question. N'oubliez pas

que le fils de Shakespeare s'appelait Hamnet. À une lettre près, vous avez Hamlet. Presque personne ne s'est rendu compte que le spectre, dans la pièce, qui vient dire à son fils qu'il a été assassiné (il faut bien que la mère y ait prêté main!), s'appelle Hamlet. Imaginez que l'assassiné, qui vient témoigner la nuit, qui entraîne son fils à part pour lui confier le secret de son assassinat, s'appelle Hamlet. Et que le fils s'appelle aussi Hamlet. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? C'est une des révélations du *Nouveau*.

De révélations, il est en effet question. De sursaut aussi, dans *le Nouveau*. «L'hypothèse d'un dieu nouveau a commencé à se faire jour dans la convulsion sans précédent du 20^e siècle.» Un dieu qui ne s'intéresse pas à la porcherie humaine. C'est très curieux. Il ne s'intéresse pas à la rumination sexuelle humaine.

L'AB-SENS

Ce dieu est nouveau car il se fout du diable. Ce dieu est révolutionnaire. C'est la révolution elle-même.

Il est grec, ce dieu nouveau? Il l'a été, il ne l'est plus.

Il est *Le Nouveau*.

Le nouveau dieu.

Le narrateur dit encore que ce dieu nouveau, extrême qui ne «choisit que des singularités», lui a été transmis par le navigateur, l'escrimeur... et qu'il le conduit. C'est ici le nouveau roman familial? Il fallait donc préciser que les singularités s'étaient multipliées pour produire l'auteur qui, de fait, n'a jamais aucun doute sur son identité – ce qui est un message étrange dans la période de liquéfaction identitaire dans laquelle nous nous trouvons. La vie humaine n'a plus de sens, vous comprenez. La misère n'est pas seulement matérielle mais d'abord spirituelle. Il y a eu l'apparition de l'absurde, mais l'absurde, c'était encore un sens. Ce n'est plus absurde, c'est vide. Ce n'est pas le non-sens, c'est l'*ab-sens*. Lacan tournait autour de ça. C'est nouveau. Qui s'en aperçoit? Bonne chance. Mon roman se termine par un éloge de quelqu'un que j'ai toujours admiré, André Breton. Je le cite, nous sommes en 1922. «C'est à croire qu'une coalition est toujours prête à se former pour qu'il ne se passe rien.» Et, en 1930 «Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement.» L'élément vital du nouveau dieu furtif qui se présente uniquement par des signaux, c'est la contradiction. ■